

SULLIAN LOUSSOUARN



— SOUS LES —
APPARENCES

ISEDITION

**Retrouvez toutes nos actualités
sur les réseaux sociaux :**

Facebook.com/isedition
Twitter.com/is_edition
Instagram.com/is_edition

© 2018 – IS Edition

51 rue du Rouet. 13008 Marseille

www.is-edition.com/

ISBN (Livre) : 978-2-36845-265-3

ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-266-0

Responsable du Comité de lecture : Pascale Averty

Directrice d'ouvrage et corrections : Marina Di Pauli

Couverture / illustration(s) : Olivia Pro Design / Deposit photos

Collection « Romans »

Directeur : Harald Bénoliel

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

SULLIAN LOUSSOUARN

— SOUS LES —
APPARENANCES

ISEDITION

REMERCIEMENTS

Il y a trois genres de personnes dans la vie :

Celles qui la donnent

Celles qui l'accompagnent

Celles qui nous apprennent à la vivre

Je remercie ma mère de m'avoir donné la vie

Nolwenn, Camille et Solveig de m'y accompagner

Et Aaron, de m'avoir appris à la vivre

PROLOGUE

Dans les petites villes, les nouveaux arrivants sont habituellement divisés en deux catégories : les trop curieux, et les indifférents. Les « trop curieux » sont horrifiés par ce qu'ils découvrent. Les indifférents, quant à eux, sont ceux qui ont quelque chose à cacher, et qui font semblant d'être transparents, même si personne n'est dupe.

Ardenne, dans la région d'Icart, ne fait pas exception, et comme tous les autres bourgs apparemment tranquilles, la ville cache bon nombre de secrets.

C'est ici que Jonathan Deluca a décidé d'emménager. Par le hublot de l'avion qui l'amène d'Italie, il balaie le paysage très boisé. Il repère Ardenne grâce au grand lac tout proche. La végétation entre jusque dans la ville et sépare les bâtiments du lycée des quartiers résidentiels. Plus loin, Villéon, et entre les deux, Villeray et son aéroport. D'autres villes inconnues sont perdues au milieu de l'immense forêt qui couvre toute la région.

Ce qu'il ne savait pas, quand il a atterri à Villeray, c'est que quatre sièges derrière lui était assise Selenna Rhodes. Bien entendu, l'aurait-il su que, sur le moment, il n'aurait eu aucune réaction particulière. Car il ne la connaissait pas encore.

Mais s'il est une chose qu'il faut savoir sur Jonathan, c'est qu'il fait partie de ces personnes trop curieuses.

Et cela lui sera sans aucun doute fatal. Car il n'est rien de plus dangereux que les secrets d'une petite ville.

PARTIE 1 :
LES CENDRES DU CŒUR

4 septembre

Avant toute chose...

Je jette un coup d'œil par la fenêtre. Aucun nuage ne vient tacher le ciel bleu azur. Le soleil illumine le parking du lycée de sa lumière brûlante, et malgré toutes les fenêtres ouvertes, la chaleur entrave toute concentration. La brise fraîche caresse mon visage et je ferme les yeux quelques secondes, savourant le confort de ma place et délaissant les explications du professeur.

Je me laisse somnoler un instant, faisant abstraction du bruit tout autour de moi. Quand j'ouvre les yeux, ceux-ci se posent instinctivement sur des oiseaux, qui volent, formant une grande flèche noire, au-dessus de la forêt qui borde le lycée.

Je les regarde jusqu'à ce qu'ils disparaissent à l'horizon.

Détournant les yeux du paysage vers le tableau, je regarde monsieur Derrien arpenter les allées entre les tables, radotant sur des révisions rapides de ce que nous devrions déjà connaître.

Jason Derrien est le prof de français du lycée, en plus d'être notre professeur principal. Probablement la trentaine, cheveux courts, yeux gris, nez aquilin, lèvres rouges asymétriques, et des vêtements, quelque peu démodés, qui ne le montrent pas à son avantage.

Quand il pose des questions, personne ne lui répond. Je n'y fais pas exception, notant les réponses sur une feuille de classeur sans même songer à lever la main. Je ne suis pas de nature à me vanter, loin de là, mais je sais

pertinemment que je connais les réponses. Je n'irais pas jusqu'à dire que j'en sais plus que les profs eux-mêmes, mais je n'en suis pas loin. Cela, je le dois à ma mère, et à une vie dénuée de sociabilité. Je passe mes journées à lire et réviser, sans pour autant avoir la moindre idée de ce que je veux faire plus tard. Quelle ironie !

De nouveau, je regarde dehors, et aperçois deux pigeons s'envoler au passage d'une Volvo roulant dans le parking désert. L'éclat argenté de la voiture reflète les rayons du soleil, m'éblouissant l'espace d'une courte seconde. Elle se gare près de l'entrée, et la portière côté conducteur s'ouvre alors qu'une espèce de bourdonnement nasal programmé pour nous exploser les tympans – et qui sert, accessoirement, de sonnerie – retentit. Distrait, je détourne le regard.

Ramassant ma sacoche, j'y range mes affaires en jetant un coup d'œil par la fenêtre, mais le conducteur de la Volvo rutilante a disparu. Je traverse la pièce et m'apprête à quitter la salle.

« Jonathan ? »

Derrière moi, monsieur Derrien est nonchalamment appuyé contre son bureau. Il me fait signe de le rejoindre. Faisant demi-tour, je traverse la salle en contournant le flux des élèves. Quand j'arrive à sa hauteur, il me parle d'une voix posée, où je décerne de la curiosité.

« Tu devrais vraiment participer en classe. »

Inquiet de ce qui va suivre, je ne peux m'empêcher de le devisager bêtement. Il m'est difficile de croire qu'il m'a vu écrire sur le cahier. Du moins, personne ne l'a fait avant – tout ce que voyaient les professeurs, c'était un garçon très intelligent et très timide, ce qui en soi n'est pas totalement dénué de sens, mais ils n'ont jamais cherché plus loin.

« Pourquoi n'as-tu pas levé la main ? » poursuit-il.

Je ne réponds pas, sentant le sang affluer et rougir mes joues. J'évite son regard, il ne dit rien, et le silence devient vite pesant. Faisant un pas en arrière, je souris timidement, lui faisant comprendre que je dois y aller. Lorsqu'il me congédie, je m'enfuis, à la fois soulagé et gêné.

Je traverse les couloirs d'un pas rapide, contournant les élèves qui arpentent les tunnels du lycée pour rejoindre leur classe. Je descends les escaliers et traverse le hall d'entrée en répondant par un énième sourire à ceux de Chloé et Tiphaine, deux surveillantes. Je traverse le parking pour m'arrêter à la

lisière de la forêt. Une ligne de bancs en pierre longe les arbres, les séparant des voitures. Je m'assois sur l'un d'eux et sors de mon sac mon exemplaire des *Hauts de Hurlevent* sur lequel je me concentre.

Malgré mon application, je n'arrive pas à ignorer les rires des élèves en pause, rassemblés près du muret entre le parking et le terrain de sport. Ils sont bruyants, en plus de ceux qui jouent au foot et qui ne cessent d'envoyer le ballon près de moi. Au bout d'un moment, j'ai la gorge sèche et dois essuyer la sueur qui perle sur mon front avec la manche de mon pull trop épais.

Comme je tourne l'une des pages du livre, mon regard est attiré par une ombre qui s'échappe du bâtiment 1. Un jeune homme parcourt le parking d'un pas pressé, s'arrête devant la Volvo, en ouvre la portière et sort un objet métallique long et fin. Comme une canne. Puis il rebrousse chemin et disparaît à l'intérieur du lycée.

Je retourne à mon livre, refoulant ma curiosité.

À midi, ne faisant plus guère attention à la voiture et à son conducteur, je détourne les yeux et m'enfonce dans la forêt.

Ici, l'air est beaucoup plus pur. Les arbres m'entourent, recouverts de lichen. Les buissons se mêlent aux grosses racines qui serpentent sur le sol et des rayons de lumière percent le feuillage. J'enlève régulièrement quelques feuilles qui se détachent des branches et tombent dans mes cheveux. J'inspire l'air frais, satisfait.

Je pourrais rester dans cet endroit pendant des heures à marcher entre les arbres, observer les oiseaux perchés sur les branches, écouter l'air qui siffle à mes oreilles... Ici, je pourrais crier aussi fort que je le souhaite, personne ne m'entendrait. Sans compter que je dois être le seul à emprunter ce passage à travers bois. Tous les autres ont des parents qui viennent les chercher, ou alors, ils prennent le bus.

Tant mieux, la solitude me plaît. Je ne prétends pas que je n'aime pas la compagnie ; j'apprécie juste la tranquillité. Je peux profiter du silence sans être dérangé par des bavardages redondants, dont les sujets se limitent généralement à « Comment demander l'argent à mon père pour m'acheter le nouveau mascara Dior ? » pour les filles ou « Comment battre le score de Jean à Lord of Gun ? » pour les garçons. J'ai beau n'être à Ardenne que depuis deux semaines, je sais déjà que je ne trouve pas grand intérêt à ses habitants.

Le sentier débouche sur une rue étroite, coincée entre le mur sale d'une grande usine désaffectée et celui d'un immeuble de mauvaise réputation. Je la franchis rapidement pour déboucher dans un quartier plus grand et calme. Les maisons en briques rouges sont toutes identiques, excepté les couleurs divergentes des fleurs. J'arpente le trottoir en regardant les rideaux rouges, roses et parfois bleus derrière les fenêtres des maisons aux façades immaculées en m'étonnant de voir à quel point ce quartier jure avec la saleté et l'humidité des rues précédentes.

Après quelques minutes de marche, la route devient pentue. Je parcours encore une centaine de mètres parmi des maisons plus élégantes les unes que les autres.

Ardenne est une petite ville. Ses habitants sont tous adeptes des soirées mondaines, ils sont imbus d'eux-mêmes et entretiennent tous leur habitat avec beaucoup d'ardeur... Des centaines de copies de ma mère, en somme ! Ici, les secrets n'existent pas. Tout le monde connaît tout le monde. Bien que, visiblement, mon arrivée soit passée inaperçue. Je m'étais attendu à être le centre de l'attention, le petit nouveau dans cette ville où les citoyens vivent depuis des dizaines de générations, un sujet de ragots, à n'en pas douter. Mais quelque chose a dû occulter cette nouvelle et accaparer toute l'attention.

Ce n'est pas moi qui m'en plaindrais.

J'entre dans un petit établissement. *Le Psychisme* est un restaurant peu connu dans la ville, plus familial que moderne. Personnellement, je trouve qu'il tient plus du café que du véritable restaurant. Les murs palissés de bois sombre sont illuminés par l'éclat doré des lampes. Le sol est recouvert de lino brun, et du plafond pendent deux chandeliers imitation cristal. La partie droite du restaurant est occupée par trois tables de forme circulaire et une scène, qui est rarement utilisée d'après ce que j'ai compris. Celle de gauche est occupée par le comptoir et six tables rectangulaires. Creusées dans le mur gauche, des alcôves sombres et chaleureuses attendent sagement d'être occupées.

Une femme à la longue chevelure bouclée attend derrière le comptoir. Malgré sa petite trentaine, elle en paraît vingt – avec des airs de Daenerys Targaryen. Sa tenue soigneusement choisie semble sortie du pressing.

J'avance vers elle avec un sourire amical.

– Voici le nouveau ! s'écrie-t-elle.

- Bonjour, Ella.
- La même chose ?

J'apprécie beaucoup sa voix, elle donne l'impression de fredonner lorsqu'elle parle. Je hoche la tête et vais m'asseoir dans l'une des alcôves, celle du fond, la plus proche des fenêtres.

J'aime bien ce restaurant. L'atmosphère qui y règne est chaleureuse et plaisante, plus que n'importe où dans cette ville étouffante. Ici, c'est plus relâché, ça n'a pas l'air aussi guindé et parfait que la vision que donne Ardenne. J'ai pris ici chacun de mes repas depuis mon arrivée, mes notions de cuisine se limitant aux plats à passer au micro-ondes ; et je préfère presser le pas plutôt que de manger la nourriture de la cafétéria, âcre et spongieuse – même les gâteaux secs !

Ella revient avec une assiette dans la main. Elle pose le plat sur la table et s'assoit sur la banquette opposée, en face de moi. J'observe la nourriture : de la salade, des tranches de tomates et du fromage en cubes. Je ne me nourris quasiment que de ça depuis près d'une semaine.

- Alors, comment c'était ce matin ?
- Assommant ! je réponds en poussant un soupir exagéré.

Curieusement, Ella comprend à quel point ce que nous faisons en cours me paraît superflu. J'ai beau ne pas vivre ici depuis longtemps, elle a l'air de mieux me comprendre que mes propres parents. L'ennui, elle a l'air de savoir ce que c'est vraiment : pas l'ennui de quand on a quelque chose à faire, mais que l'on n'en a pas envie. Je parle de l'ennui de quand nous n'avons vraiment rien à faire, mais que nous sommes obligés de faire comme si.

- Je m'en doute un peu... même le français ?

J'avale une feuille de salade après l'avoir mâchée pendant une longue minute et lui lance un regard interrogateur, lui demandant silencieusement de développer.

- Je croyais que tu appréciais Jason.
- Tu appelles monsieur Derrien par son prénom ?
- Je suis son épouse, pas son élève ! s'esclaffe-t-elle.

Je manque de m'étouffer avec une tranche de tomate. J'essaie de les imaginer ensemble, mais l'idée me paraît soudain ridicule.

- Tu te moques de moi, pas vrai ? lui demandé-je.

– Je suis tout ce qu'il y a de plus sérieuse. Alors, n'oublie pas : j'ai des yeux même au lycée.

– Pourquoi tu ne me l'as pas dit plus tôt ?

– Tu ne me l'as pas demandé, répond-elle avec un clin d'œil.

J'ai du mal à assimiler la nouvelle. Elle est tellement incongrue ! Pourtant, en y repensant, je n'arrive pas à m'ôter de la tête que les signes étaient évidents. Parmi eux, Ella qui semble savoir avant moi ce qu'il va nous dire.

Je finis par retrouver ma langue et tente du mieux possible de me faire à cette idée.

– Ça veut dire que je peux me moquer de ses vêtements ?

– Tss ! Pas touche aux vêtements !

Nous rions, sans que je puisse m'empêcher de trouver la situation décalée. Je finis mon assiette lentement tout en bavardant avec elle, des milliers de questions que je n'ai pas le courage de poser me trottant dans la tête.

– Tu veux que j'allume le ventilateur ? plaisante-t-elle quand j'essuie de nouveau la sueur sur mon front avec le bout de ma manche.

Je jette un coup d'œil à ma montre, exténué.

– Non, je vais devoir y aller.

Je m'apprête à quitter le restaurant quand Ella m'interpelle :

– Tu n'aurais pas oublié quelque chose, par hasard ?

Elle tend la main vers moi. J'esquisse un sourire, la rejoins et pose un billet sur la paume de sa main.

– Égoïste.

J'ai droit à un clin d'œil malicieux.

* * * * *

Après avoir quitté le restaurant, je me retrouve une nouvelle fois à arpenter les quartiers. Je me rends compte, non sans fierté, que je sais assez bien me repérer, maintenant. Je ressens un frisson en passant par la petite ruelle humide et sale, et j'entre dans la forêt, fuyant la chaleur de fin d'été, ma bonne humeur revenue. J'observe comme à l'aller chaque détail de la verdure environnante, de la terre rugueuse au lichen qui recouvre les arbres.

Je respire au maximum dans la fraîcheur et râle lorsque je passe sous les zébrures lumineuses du soleil. Je me prépare mentalement à rejoindre la chaleur du lycée, le charivari incessant des élèves et les cours monotones des professeurs.

Le sol en béton du parking est brûlant. J'entre dans le bâtiment sans pouvoir m'empêcher de jeter des regards mélancoliques derrière moi.

Dans la salle d'histoire, formulant un « bonjour » poli à l'attention de madame Laurent, je vais m'asseoir comme d'habitude au premier rang, face à son bureau. Madame Laurent me répond avec autant de politesse, l'air heureuse que quelqu'un lui porte un minimum d'attention. Si les cours de ce lycée sont ennuyeux, ceux de madame Laurent le sont plus encore – elle a un véritable don pour endormir. Son visage carré et son regard faussement bienveillant nous donnent une impression d'hypocrisie. Hypocrisie que l'on reconnaît d'autant plus lorsqu'on l'entend parler de nous à ses collègues.

J'ouvre mon livre d'histoire et contemple une image. Il s'agit d'un autoportrait de Francesco Solimena. Je n'ai toujours pas compris pourquoi il s'y trouve, quand on sait que le peintre n'a rien à voir avec le programme de cette année. Je connais ses tableaux les plus célèbres presque autant que ma main, mais je continue d'inspecter les fins traits de pinceau que l'impression étire, modifiant le tableau final.

Je lève la tête quand j'entends le crissement de la chaise de madame Laurent sur le sol. Elle attrape une craie et commence à écrire. Sa classe est l'unique salle du lycée à avoir encore un tableau noir, et quand on entend le raclement de la craie sur la plaque, il semblerait que ses années d'expérience ne lui aient toujours pas appris à s'en servir.

Je retourne à ma contemplation de Solimena. Tout, autour de moi, s'estompe : les sons s'assourdissent, la lumière s'assombrit, les mouvements se figent, mon esprit s'égaré. J'ai l'impression que je vais m'endormir, là, au beau milieu de la classe, devant tout le monde.

Un son me sort de ma torpeur. Quelque chose qui racle le sol, comme un bâton. Du métal, probablement. Les autres élèves ne font attention ni au bruit ni à ma somnolence. Mais ils ne tardent plus à entendre eux aussi le son insolite. Je vois Lynn et Rose – il me semble que c'est leurs noms – lever la tête et diriger leur regard vers la porte ouverte.

Dans l'encadrement apparaissent deux personnes.

La première est un garçon. Il est grand, plus que moi, et semble avoir abandonné depuis longtemps l'idée de coiffer ses cheveux bruns. J'ai instinctivement un mouvement de recul devant la dureté et la froideur de ses yeux gris orageux. Recul appuyé par son style vestimentaire, jean déchiré et tee-shirt à imprimé tête-de-mort.

Pas vraiment le genre de type avec qui j'irais taper la causette en plein milieu de la rue, en somme.

La seconde personne est une fille. Elle est plus petite que moi, le visage encadré de longs cheveux bruns. Sa peau est laiteuse, ses lèvres pleines colorées de rouge et surmontées d'un nez droit. Ses yeux sont cachés par une paire de lunettes de soleil Gucci à monture ébène, et ses vêtements, à l'inverse du garçon, sont d'une élégance que je n'ai jamais vue chez aucune autre fille de son âge.

En les voyant, je ne ressens rien d'autre que de la peine, de la curiosité, et un désir que je n'ai jamais ressenti auparavant.

Madame Laurent arrête d'écrire au tableau et regarde les nouveaux venus par-dessus ses lunettes.

« Selenna Rhodes ? » demande-t-elle d'une voix grinçante, dénuée de toute chaleur humaine.

Les lèvres de la fille frémissent. Le garçon l'aide à s'asseoir à la place libre la plus proche du bureau, c'est-à-dire juste en face. Une table pour deux, une table que j'occupe déjà à moitié. Elle s'assoit maladroitement, mais avec précaution.

Elle s'assoit. À côté de moi.

* * * * *

Après avoir parlé pendant cinq minutes à la prof, le garçon s'en va. Il laisse seule Selenna, qui regarde le tableau. Enfin, « regarder » n'est pas vraiment le bon terme. Disons que son visage est dirigé droit devant elle. Ses doigts tapotent rapidement sur la table, comme un geste inconscient. Sinon, elle ne bouge pas ; pas un geste, et je vois à peine sa poitrine se soulever et s'abaisser au rythme de sa respiration.

Le temps passe et je me rends compte que jusqu'à la fin du cours, je n'ai pas cessé une seconde d'observer la fille. Selenna Rhodes. Typiquement le genre de nom que l'on entend dans des séries télévisées. Et puis, c'est une belle fille. *Non, pas belle*, pensé-je. Ce mot n'est pas assez fort : « magnifique » est plus approprié. Je regarde ses longs cheveux bruns, sa peau d'une pâleur extrême, ses bracelets noirs et blancs aux poignets, le long collier en argent qui pend à son cou.

Quand arrive la fin du cours, madame Laurent nous demande d'écrire quelque chose dans notre agenda, mais je ne l'écoute que d'une oreille. Selenna tâtonne le plat de la table pour trouver un petit carnet blanc. Je suis impressionné par l'assurance qui émane d'elle. Elle a l'habitude de se débrouiller seule, et ça se voit.

J'ai une envie soudaine de l'aider, mais, trop hésitant, elle s'empare de son cahier avant que je ne me sois décidé. Je ne peux pas m'empêcher de me questionner sur l'effet que ça produit de ne pas pouvoir percevoir la lumière, de ne plus pouvoir distinguer les différentes couleurs ou encore de ne pas voir le visage de son interlocuteur.

Ce n'est pas juste : moi, je peux la regarder aussi longtemps que je le souhaite, alors qu'elle n'a aucune possibilité de s'en rendre compte. Elle ne peut rien voir. Elle ne peut pas voir les regards que les rapaces de cette classe lui jettent. Elle ne peut pas voir le venin et les moqueries que lancent leurs yeux. Rares, voire inexistantes, sont les coups d'œil compatissants que j'aperçois.

C'est ce qui m'étonne, d'ailleurs. Pourquoi leurs regards sont-ils aussi malveillants ? Pourquoi parlent-ils d'elle de cette façon ? J'ai l'impression qu'elle est comme un phénomène de foire, un simple sujet à débat. Pire encore : je ne sais ce que c'est, mais il y a quelque chose, quelque chose de bien pire que tout ce que je pourrais imaginer, peu importe l'effort que j'y mettrais.

J'espère en tout cas que la fille n'entend pas les bavardages venimeux qui circulent dans la classe à son sujet.

T'es débile ou quoi ? ne puis-je m'empêcher de penser. Elle est aveugle, pas sourde, bien sûr qu'elle les entend !

Je n'arrive plus à penser correctement. D'un côté, je suis plus que désolé pour elle, littéralement bouleversé par son état. De l'autre, aucune image,

sinon son visage, n'apparaît dans mon esprit. Je ne pense qu'à elle. Une folle curiosité s'empare de moi.

Du coin de l'œil, j'aperçois la première page de son agenda. Toutes les informations la concernant y sont inscrites : « Selenna. Rhodes. Seconde. Quinze ans. 7 Rue Des Roses ».

Je retiens dans un coin de ma tête cette adresse, bien que je ne sache pas encore à quoi elle pourrait bien me servir. Elle gribouille sur une page au hasard ce que dicte la prof et glisse une sorte de marque-page avant de refermer l'objet.

C'est la fin du cours.

Selenna tâte le vide pour attraper son sac, puis y range ses affaires. Elle se relève avec difficulté, mais je ne sais pas quoi faire, hésitant à lui venir en aide, même si je sais qu'elle en a besoin. Lorsqu'elle s'avance vers la sortie, je la suis, traverse l'allée derrière elle. Je la guette, me demandant pourquoi elle provoque en moi cet étrange sentiment. Elle tâtonne les tables pour se guider. Assise derrière son bureau, madame Laurent ne fait même pas semblant de l'aider.

L'une des lanières de cuir s'accroche au coin d'une table – elle n'a pas fermé son sac. Tout son contenu se déverse sur le sol : cahiers, papier, crayons...

– Merde... chuchote-t-elle.

Elle se met à genoux en tenant le bord d'un pupitre et commence à ramasser ses fournitures d'une façon incertaine, s'emparant parfois du vide dans de multiples gestes désespérés.

– Attends.

Je m'accroupis aussi et me décide enfin à l'aider. Nos mains se frôlent. Mais ce n'est pas la froideur de sa peau qui m'interpelle, c'est celle de son geste, rude et vif, lorsqu'elle retire sa main au contact de la mienne. Son visage est à quelques centimètres du mien, et je sens son souffle vanillé s'accélérer. Je fourre dans sa trousse les derniers crayons et l'aide à se relever.

– Tu veux que je t'accompagne au prochain cours ? demandé-je – je l'espère – en tentant de ne pas trahir toute mon émotion.

D'un sourire faux, dénué de toute gentillesse, elle décline mon offre :

– Oh ! je vois. Le beau gosse serviable va aider la pauvre petite fille aveugle. C'est touchant.

Elle enchaîne, sans me laisser le temps de répondre :

– Désolée, mais Seth s'en occupe très bien tout seul.

Juste à ce moment, le garçon de tout à l'heure – Seth, probablement – réapparaît. Il attrape son bras, me lançant au passage un regard furibond, et l'aide à quitter la salle. Quand ils sont partis, je lâche dans un murmure :

« Je suis pas beau gosse. »

* * * * *

Quand j'entre au cours suivant, le garçon n'est plus là. La fille est assise devant le bureau du professeur. Je m'efforce de détourner mon regard, avant de me souvenir qu'elle ne peut pas s'en rendre compte.

Faisant abstraction des murmures moqueurs et insultants à son propos, je choisis le dernier rang, à côté de la fenêtre qui donne sur le terrain de sport. Des élèves jouent au volley. Je les regarde longtemps, dans un effort désespéré pour éviter de regarder Selenna.

En vain. À chaque essai, mes yeux reviennent par automatisme sur elle. Je ne vois que son dos et ses longs cheveux bruns. La monture de ses lunettes disparaît derrière ce rideau gracieux.

Elle joue avec ses bracelets.

Pourquoi est-elle ici ? A-t-elle choisi de venir dans ce lycée ? Les gens d'ici n'ont pas vraiment l'air de la porter dans leur cœur. Cet ostracisme doit être difficilement supportable. Elle aurait dû s'enfuir, mettre le plus de distance possible entre l'établissement et elle.

La journée se termine lentement. Je la regarde sans discontinuer, gribouillant de vagues dessins dans le coin d'une page de mon cahier. Quand arrive la dernière sonnerie, j'observe Seth qui l'aide à s'en aller et écoute sa canne racler le sol.

Elle s'accroche au bras du garçon comme si sa vie en dépendait.

Je retrouve l'atmosphère calme de la forêt. Ici, j'ai l'impression que je suis en sécurité, que rien ne peut m'arriver. Je marche au milieu des ramures vertes, sur la terre brune, et je respire l'air pur. J'aime cet endroit. C'est celui que j'apprécie le plus ici, probablement plus encore que le *Psychisme*.

Je décide de ne pas rentrer tout de suite chez moi. Quand j'arrive au sentier, je le traverse au lieu de le suivre comme d'habitude, m'engouffrant un peu plus profondément dans le bois.

Devant moi se dresse la souche d'un arbre abattu. Sûrement par la foudre, si je me fie aux traces noires qui dessinent des symboles sur le tronc. Elle est assez large pour que deux personnes puissent s'y asseoir, ou même s'y allonger. Les genoux ramenés sur ma poitrine et mon sac traînant sur l'herbe sèche, je regarde devant moi en inspirant un grand coup.

Je me trouve au bord du grand lac vu d'avion à mon arrivée. L'eau bleuâtre a des reflets argentés à la lumière du soleil. J'admire ces halos brillants, milliers de petits diamants qui scintillent à la surface du lac. J'écoute le son, doux et harmonieux, de l'eau qui, vague par vague, danse sous mes yeux. Haut sur les branches des arbres, j'entends des oiseaux chanter.

Ce paysage est paradisiaque.

C'est à cet instant que je me dis, sans comprendre pourquoi, qu'il est dommage que Selenna ne puisse pas voir cela.

7 septembre

Choisir bien

Je monte les escaliers d'un pas vif. J'ai passé le week-end à penser à *elle*, ressassant mille et une idées. J'aimerais me dire que sa réaction quand je lui suis venu en aide ne m'a pas touché, mais ce serait me mentir à moi-même. Maintenant, je sais qu'elle a entendu les commentaires moqueurs qui couraient à son sujet dans les couloirs.

Elle a cru que je me moquais d'elle.

Toute la nuit, j'ai réfléchi à ce que j'allais lui dire. J'ai choisi le plus minutieusement possible les arguments que j'allais avancer, les ai tournés et retournés une centaine de fois. Il n'y a aucune faille. Tout ce que je risque, c'est qu'elle me prenne pour une espèce d'idiot psychopathe – tant pis, si elle comprend que je ne voulais pas la blesser.

J'entre dans la salle de français d'un pas déterminé. Après un « bonjour » poli à l'adresse de monsieur Derrien, je m'assois en face de son bureau, à côté de là où, en toute logique, Selenna va s'installer.

Puis, j'attends.

* * * * *

J'attends toute la matinée. Je ne la vois pas une seule fois. Guettant chaque seconde la porte d'entrée, je me concentre sur le raclement de sa canne au sol. Mais rien n'y fait : elle n'apparaît pas.

J'attends pendant le cours suivant, et celui d'après. Je ne perds pas espoir : vendredi, elle n'est venue que l'après-midi, peut-être fera-t-elle de même aujourd'hui ?

Au *Psychisme*, à ma pause déjeuner, j'ai l'impression que je vais m'effondrer d'un instant à l'autre, complètement essoufflé.

– Salut !

Je souffle bruyamment et m'écroule dans la même alcôve que d'habitude. Elle hausse les sourcils.

– Quelque chose ne va pas, Jonah ? demande-t-elle en s'asseyant devant moi.

Elle fait glisser mon assiette à travers la table.

– Du tout.

Je picore sans grande conviction. Je n'ai aucun appétit aujourd'hui. Je n'arrive pas à m'enlever de la tête l'idée que c'est à cause de moi que Selenna n'est pas venue au lycée ce matin. Je sais que c'est idiot, mais je n'y peux rien.

Il me revient en tête qu'elle n'est venue que le vendredi, la semaine dernière. C'est peut-être normal, au fond. Si ça se trouve, elle ne viendra que les vendredis – je trouve cette réponse tout de même tirée par les cheveux. Et puis, j'ai ce pressentiment. Elle continue de me perturber, peu importe ce à quoi je pense pour la chasser de ma tête.

Peut-être qu'elle ne viendra plus. Vendredi, elle a paru être tout à fait tranquille, mais il est fort possible que les chuchotements haineux à son égard l'aient fait changer d'avis. Qui pourrait la blâmer ? Sûrement pas moi, j'ai assez vécu ça pour la comprendre.

Quand j'aborde le sujet, je ne m'en rends pas compte au départ. Les mots sortent de ma bouche contre ma volonté.

– Tu connais Selenna Rhodes ?

La réaction d'Ella est très curieuse. Dès l'instant où je prononce ce nom, son visage s'assombrit et ses traits se durcissent. Elle me fusille du regard, et je jurerais que ses yeux ont pris une teinte plus sombre. Mal à l'aise, je me tortille sur la banquette.

– Pourquoi cette question ? me demande-t-elle d'une voix froide.

– Je ne sais pas... Pourquoi ? Tu la connais ?

Je persiste, bien que quelque chose en moi m'intime de me taire.

– Comme tout le monde, sûrement. Elle vivait ici, avant. Une fille populaire, intelligente, très belle aussi. La fille parfaite, en somme ! Puis, il y a eu cette agression. Personne ne sait vraiment ce qu'il s'est passé. Selenna ne le sait pas elle-même, des traces de GHB ont été décelées plus tard.

Le ton m'indique que le sujet est tabou. Je l'écoute avec attention, sans être sûr de vouloir en savoir plus. Mon estomac se tord et je suis pris de nausées comme elle poursuit son récit.

– Quand on l'a retrouvée, elle était recroquevillée sur elle-même dans le coin d'une ruelle perdue de la ville. Elle a été transportée aussitôt à l'hôpital. Les médecins ont dit que si elle était restée quelques heures de plus sans soins, elle n'aurait pas survécu. Mais...

Je retiens ma respiration, bien qu'au fond de moi je sache ce qu'elle va ajouter.

– Elle a perdu la vue lors de l'agression.

Je la fixe sans savoir quoi dire. Je ne sais pas quelle réaction je dois avoir : c'est beaucoup. Selenna est plus forte que je l'avais présumé, pour supporter ce rejet après ce qu'elle a vécu...

– Elle était partie ? m'enquis-je.

– Oui, ses parents et elle ont déménagé à Paris, où elle est entrée dans un centre de rééducation. J'aimerais bien savoir pourquoi tu t'intéresses à elle...

Ella essaie d'avoir l'air détachée, mais je vois bien que ça ne marche pas. Elle est beaucoup trop troublée. Ses yeux sont perdus dans le lointain, et quand elle me regarde, elle ne semble pas me voir.

– Elle était au lycée, vendredi, murmuré-je. Les autres n'ont pas l'air de beaucoup l'aimer.

– Ils ont peur que ses agresseurs reviennent en même temps qu'elle... pour finir le travail.

Je la regarde. *Elle est sérieuse, là ?* Ils l'insultent comme ça parce qu'ils ont peur pour eux ? C'est idiot, hypocrite et irresponsable !

– Mais pourquoi est-elle revenue ?

Quand je pense à tous les souvenirs qui doivent l'assaillir dans cette ville, je ne peux m'empêcher de poser la question. Il est étrange qu'elle ait éprouvé le désir de revenir sur le lieu de son agression...

– Si j'ai bien compris, Héléna, sa sœur, va se marier dans deux mois. Son copain et elle n'ont jamais quitté la ville. Elle a peut-être voulu revenir pour l'aider à préparer l'événement. Elle vit chez eux, en tout cas.

– Ses parents ne sont pas là ?

– Non, c'était trop dur pour eux, trop de souvenirs... Néanmoins, son frère, Seth, est venu de Londres.

Je jette un coup d'œil à ma montre et manque m'étouffer. En retard. Je jette un billet sur la table, m'empare de la lanière de mon sac et quitte le restaurant en saluant Ella d'un rapide geste.

Je me hâte à travers les rues sans me préoccuper des badauds outrés qui se retournent sur mon passage. J'ai les poumons en feu et du mal à respirer. En me regardant dans le pare-brise d'une voiture, j'essaie de mettre un peu d'ordre dans mes cheveux. Mes joues ont pris une teinte cramoisie qui ne me donne pas fière allure. Je réajuste le col de mon pull, les manches retroussées jusqu'à mes coudes et essaie de calmer ma respiration. Sans grande réussite, cela dit.

Je me présente à monsieur Cobin, un des professeurs de chimie du lycée. Son regard, lorsqu'il me montre une place tout au fond de la classe, exprime davantage la surprise que la colère. Tous les yeux sont braqués sur moi, et comme que je traverse l'allée, je crois entendre des rires et des murmures.

Je sors mes affaires et essaie de me concentrer, mais je suis préoccupé par autre chose, et tandis que je vois les minutes défilier sur l'horloge murale, je prends une décision – une décision bête et stupide, qui me fait rire de ma propre naïveté.

À la sonnerie, je m'arrête devant le bureau de monsieur Cobin, droit comme un « i ». Il lève la tête avec une expression de surprise, mais ne dit rien. Il fixe son regard dans le mien et annonce d'une voix résignée, ennuyée, voire très fatiguée :

– Je peux t'aider, Jonathan ?

- J'aimerais avoir les devoirs de Selenna.
- Pourquoi ça ?

* * * * *

C'est idiot !

Pourquoi est-ce que je fais ça, déjà ? J'ai demandé les devoirs de Selenna, j'ai traversé toute la ville, et me voilà ici, au 7, rue des Roses, une pochette cartonnée coincée sous mon bras. Je regarde la maison un instant et essaie de rassembler tout mon courage pour cet acte désespéré.

Le terrain est vaste et la demeure immense. Le portail en fer blanc qui imite des racines et des lianes entremêlées est ouvert, et je viens de traverser une grande allée de dalles taillées. Dans le jardin gigantesque, l'herbe est légèrement brûlée par le soleil, à l'instar des propriétés voisines. La maison de style néo-gothique est un mélange de noir et de blanc, entourée d'une galerie. Le reste n'est que fenêtres, baies vitrées et balcons.

Je monte les marches du perron et lève la main pour toquer. La demeure paraît si différente, plus vieille, et d'un autre côté plus neuve, visiblement mieux entretenue que les autres maisons de cette ville.

Au dernier moment, à quelques centimètres de l'épaisse plaque de bois, ma main se fige. Dois-je vraiment le faire ? Est-ce que c'est une aussi grosse bêtise que ça ? Il y a à peine deux heures, ça me paraissait être une très bonne idée. Peut-être que je me trompe ?

Je prends une grande inspiration et frappe trois fois à la porte. Quelques minutes passent. Une espèce de soulagement m'envahit. Lorsque je me retourne, prêt à repartir – la peur ou le manque d'envie me retenant de retenter ma chance –, la porte s'entrouvre de quelques centimètres.

- C'est pour quoi ?

Je reviens en arrière. La voix est dure, comme étouffée. Dans l'entrebâillement, j'aperçois le visage bronzé de Seth. Son œil froid, inquisiteur, scrute chaque parcelle de mon visage.

- Euh... bafouillé-je en montrant la pochette cartonnée. Selenna était absente... Enfin, ce sont ses devoirs.

Je lui tends l'objet. Il passe la main dans l'interstice et attrape la pochette d'un geste rapide, comme s'il avait peur que je me ravise et la garde pour moi.

- Merci, que veux-tu maintenant ?
- Je ne comprends pas...
- Que veux-tu en échange ?

Je suis impressionné, un peu intimidé par son audace, par son attitude, sûr de lui comme s'il voulait me faire peur. Si c'est le cas, c'est réussi !

- Eh bien... Rien, c'est juste... voilà.

J'ai l'impression que ses lèvres frémissent, comme s'il réprimait un sourire. Il me dit « Merci », et ferme la porte. Je fais un, deux pas en arrière et descends les marches du perron. Je rebrousse chemin, traverse l'allée, et sors du jardin.

Tu vois, ce n'était pas si difficile.

J'ai encore en tête l'expression sur le visage de Seth. Au début, c'est comme s'il avait été ennuyé – comme lorsqu'on est obligé d'écouter quelque chose se reproduire, indéfiniment. Ensuite, il semblait simplement amusé, et son agacement retombé.

Quelque chose est étrange dans cette famille. Je ne peux pas mettre un nom dessus, mais c'est étrange. Plus je les connais, plus j'ai envie d'en apprendre à leur sujet. Comme une curiosité, une fascination que je saurais ne jamais vraiment pouvoir assouvir.

* * * * *

Je traverse la route sur un passage à la peinture vive et monte les marches du perron d'un grand bâtiment en briques rouges. L'entrée est spacieuse. Les murs sont recouverts d'une fine couche de peinture grise, le sol est en carrelage blanc, et à côté de l'escalier métallique se trouve le comptoir noir de la concierge.

Je monte jusqu'au second étage en grimpant les marches quatre par quatre et entre avec soulagement dans mon appartement.

Ce n'est pas un appartement particulièrement grand. Mes parents l'ont loué pour mon séjour ici. Il ne comporte que le strict minimum : salon, cuisine, une chambre et une salle de bain. Le tout décoré selon mes goûts : tapisserie blanche, un canapé et un fauteuil en cuir noir dans le salon, et une télé à écran plasma pour les infos. Ma mère a longuement insisté pour que je garde la

table en verre de mon ancienne chambre, à Veltaro, mais je ne l'utilise pas beaucoup, mon lit étant mon seul vrai bureau.

Cet endroit doit coûter horriblement cher.

Fatigué, je m'effondre dans le fauteuil avec la sensation d'être un automate. Je zappe pendant quelques minutes, mais je sais que, comme d'habitude, je finirai sur les infos. Je reste là, affalé pendant un si long moment que j'en perds la notion du temps. J'écoute le tic-tac de la pendule, et quand j'en ai assez, je me lève et attrape les *Hauts de Hurlevent* dans mon sac.

Je regarde à peine les lignes, je me contente de tourner les pages et de chercher un passage, sans savoir lequel. En fait, je pense surtout à Selenna. Elle a hanté mes pensées toute la journée. Plus j'essaie de la chasser, plus elle s'incruste. Ses longues boucles brunes, ses larges lunettes de soleil cachant le haut de son visage, ses lèvres souvent crispées, comme si elle se retenait de hurler ce qu'elle ressent...

Ce qu'elle ressent. Je n'ai pas eu l'impression que beaucoup de personnes s'y intéressent. Je ne comprends pas pourquoi. Je suis curieux de savoir ce qu'elle pense. Ce que ça lui fait d'entendre tout ce que les gens d'ici racontent sur elle. Je suis curieux, mais en même temps, je ne veux pas le savoir. Du moins, je ne suis pas sûr de le vouloir. J'ai peur qu'en le sachant, mon opinion sur la population d'Ardenne soit pire encore. Je m'étonne d'ailleurs de pouvoir encore les regarder en face, alors qu'ils rejettent cette fille pour un drame qu'elle a subi, et non provoqué.

Ça me donne envie de vomir de la voir traitée comme ça. Je ne suis pas de nature violente, mais je ne me souviens pas avoir jamais à ce point eu envie d'agir. Pourtant, je sais que je n'y peux rien.

Elle n'accepte même pas de me parler.

Seulement, ce n'est pas de sa faute. Je comprends qu'elle puisse avoir du mal à accorder sa confiance à des inconnus. Sa vie doit être un véritable calvaire !

Je ferme le livre violemment, et le claquement résonne dans la pièce, se mêlant à la voix de la présentatrice de la télévision. J'attrape la télécommande. Je suis si énervé que mes mains tremblent, et j'appuie sur différents boutons avant de trouver le rouge.

L'écran devient noir.

* * * * *

Le lendemain, je dois encore courir pour arriver à l'heure au lycée. Mon téléphone n'a pas sonné – ajoutons que, faisant le chemin à pied, je n'ai pas le loisir de lambiner. J'entre en trombe dans la classe d'histoire où madame Laurent est en train de s'emparer de la craie blanche. Elle fait un simple mouvement de tête dans ma direction pour me signaler qu'elle passe sur mon retard.

Personne n'écoute la prof, ce qui peut paraître normal, sauf que les murmures ont quelque chose d'inhabituel. Ils sont plus agressifs, moins contrôlés. Je suis le regard des autres, puis me fige un instant de surprise.

En face du bureau de madame Laurent est assise Selenna Rhodes.

Je reprends le contrôle et m'assois à côté d'elle. Je ne peux m'empêcher de l'épier pendant que je sors mes affaires, au point que je me trompe plusieurs fois de cahier. Je suis content qu'elle soit revenue, même si j'aimerais bien en connaître les raisons – celles de son départ comme de son retour.

– Tu peux arrêter de me regarder comme ça ? murmure-t-elle.

Je sursaute alors que son sourire dévoile des dents d'une blancheur éclatante. Elle tourne la tête dans ma direction et je la dévisage sans retenue. Derrière nous, les discussions à voix basse n'ont pas baissé d'un ton ; ils n'ont pas encore remarqué que la grande attraction du moment parle avec le petit nouveau.

Je fronce les sourcils. Sommes-nous en train de parler ? Je veux dire... bien sûr qu'on parle, mais est-ce une discussion, ou juste une remarque sans intérêt ? Va-t-elle faire la sourde oreille, encore ?

Je ne sais pas quoi dire, elle me prend complètement au dépourvu et quand je lui réponds, ma nervosité me fait balbutier.

– Euh... Je... comment...

– Comment je le sais ? rigole-t-elle.

J'acquiesce d'un mouvement de tête pour dire « oui », avant de me rendre compte que c'est idiot.

– C'est ça.

Elle lâche un rire amusé. C'est bizarre de la voir comme ça. Vendredi, elle m'a parlé d'une voix froide, dédaigneuse, comme si c'était pour elle un sacrifice. Et aujourd'hui, elle me parle, un grand sourire sur le visage, et plaisante sur sa cécité.

C'est trop déroutant ! Et frustrant. En fait, ça me fait carrément flipper !

- C'est un peu... comme un sixième sens, explique-t-elle. Quand on a l'impression que quelqu'un nous regarde, on se retourne et, si on a de la chance, cette impression est vraie. Sinon... ce n'est rien d'autre que de la paranoïa.

Je souris aussi.

- Il arrive que l'on ne voie personne, mais que quelqu'un nous observe vraiment.

- Ce n'est pas faux, répond-elle. C'est généralement ce qui se passe quand je me retourne.

Je ne dis rien, gêné qu'elle se serve de son handicap pour plaisanter. Bien sûr, elle doit s'être acclimatée à la situation. Et je suis soulagé qu'elle en rie plutôt qu'elle en pleure, ce que j'aurais sans doute fait à sa place. Pour autant, ça reste délicat.

- Pourquoi ce silence gêné ?

- Pourquoi tu es comme ça ?

Me rendant compte de l'impolitesse de ma question, et du double sens qu'elle peut inciter, je me reprends rapidement.

- Je veux dire, pourquoi tu es si gentille, maintenant ?

Mon ton est plus nerveux, plus guindé que je ne le souhaite. Je vois son visage se décomposer un peu, mais elle reprend vite contenance, sourit encore. Je fonds devant ses fossettes excessivement adorables.

- Tu es venu hier, dit-elle d'une voix calme et douce, malgré l'inconvenance de ma question. Tu m'as apporté mes devoirs. Pourquoi ?

Ma tête commence à tourner. Je regarde autour de moi. Le silence règne de nouveau dans la salle, si l'on excepte la litanie de madame Laurent. Je lui réponds d'une voix égale, en essayant de faire abstraction du silence dans la pièce, et de la trentaine de paires d'yeux qui nous fixent sans le moindre embarras.

- Je ne suis pas de ceux qui ont des préjugés. Si je veux comprendre ce que les gens d'ici pensent de toi, je dois apprendre à te connaître, tu ne crois pas ?

- Les gens d'ici ? Parce que ce n'est pas ce que tu es ?

- Non, j'ai emménagé il y a deux semaines.

Elle se détourne, peut-être pour me cacher son émotion. Pourquoi cette nouvelle lui fait-elle un tel effet ? La sonnerie résonne, mais personne ne bouge. Tout le monde nous regarde. Madame Laurent arrête d'écrire au tableau et se tourne vers nous pour faire une remarque que je n'écoute pas. La classe se lève d'un coup et commence à quitter la salle, sans pour autant arrêter de nous observer avec ce mélange de réprobation et de curiosité.

Alors, Selenna se tourne une nouvelle fois vers moi :

– Seth n'a pas pu se libérer aujourd'hui, tu peux me conduire au cours suivant ?

– Je... en fait...

– Tu étais volontaire pour m'accompagner, vendredi, précise-t-elle.

Je capitule, le cœur bondissant d'une joie intérieure. Je l'aide à ranger ses affaires et elle se lève, attrapant mon bras avec ses deux mains, les entourant d'une poigne de fer.

Elle me sourit de nouveau.

Je dois marcher lentement. Je fais attention où je mets les pieds. Je lui signale les obstacles. J'ai l'impression qu'elle trouve ça drôle, surtout quand on sait qu'elle a sa canne pour se déplacer sans moi. Quand je lui dis où il faut qu'elle pose tel ou tel pied, et que j'entends son rire légèrement moqueur, un sentiment de béatitude me fait planer. Je pourrais écouter ce rire pendant des heures, si seulement il n'était pas entrecoupé toutes les deux secondes par les remarques acerbes des autres élèves.

– T'as vu le nouveau ? demande une fille à sa copine.

– Le pauvre, il est complètement foutu, lui répond-elle avec un sérieux qui me met en colère.

Quand nous passons devant elles, je leur lance le regard le plus noir que je puisse faire. Elles ferment automatiquement la bouche et retournent à leurs occupations.

Selenna ne s'en rend pas compte, je crois. Quand nous arrivons en français, je m'assois à côté d'elle, m'attendant à une réaction vive de sa part.

Quand monsieur Derrien entre dans la classe et qu'il nous voit, il marque un infime temps d'arrêt, court mais notable. Est-ce qu'il pense comme tout le monde ? Est-ce qu'il estime que Selenna n'est pas une fille fréquentable pour moi ? Pense-t-il, au contraire, qu'elle n'a pas mérité ce qu'elle subit ?

Il se reprend et rejoint son bureau en regardant l'ensemble de ses élèves.

Mais je vois bien qu'il évite de nous regarder, nous.

À côté de moi, Selenna sort ses affaires tranquillement. En faisant de même, je ne peux m'empêcher de l'observer du coin de l'œil. Elle agit avec une grande précision. Elle sait exactement où elle place chaque objet sur la table, et où elle doit les récupérer. Je me demande comment elle reconnaît les différents cahiers, et même pourquoi elle en a, puisqu'elle n'écrit pas dedans.

– Je ne t'ai pas déjà demandé quelque chose ?

Je sursaute quand elle me sort de ma rêverie. Je ne me suis pas rendu compte que je la regardais avec une telle insistance.

– Comment tu peux savoir que c'est moi ?

Je regrette aussitôt ces paroles. Elle ne bouge pas ; aucune réaction négative. Je sais qu'elle a tilté, mais fait comme si de rien n'était. Comme si tout le lycée ne parlait pas d'elle dans son dos.

– Si tu ne me regardais pas, comment tu expliques que tu as réagi ?

– Tu es très futée, à ce que je vois.

– Utiliser le hasard ne fait pas de moi une fille futée, déclare-t-elle.

– Une personne est futée lorsqu'elle sait utiliser la facilité. Cette ruse est très simple, alors si, tu l'es.

Elle ne répond pas et tripote ses bracelets. S'ennuie-t-elle ? Où alors, elle est gênée ? Je ne sais pas. Je n'arrive pas à la cerner. Elle est si différente des autres filles que j'ai pu rencontrer dans cette ville, si différente de celles que j'ai pu connaître à Veltaro ! J'aimerais en savoir plus sur elle, mais j'ai peur d'être impoli en lui posant des questions.

– Au fait, dit-elle tout à trac, comment tu t'appelles ?

– Jonah.

– Ravie de te rencontrer, Jonah. Moi, c'est Selenna, mais tu dois sans doute déjà le savoir.

Elle rit, et je n'entends aucune amertume dans sa voix. Son sourire creuse ses fossettes. Elle est belle. C'est la seule chose à laquelle j'arrive à penser en cet instant, bien que je trouve cela terriblement réducteur.

Un jour, je me suis demandé pourquoi les aveugles portaient des lunettes. Est-ce pour une simple question d'esthétique ? Ou alors pour prévenir

l'entourage, du style « Eh, faites attention, je ne peux pas vous voir ! » ? Le temps a passé, et je me dis maintenant que les non-voyants ne doivent pas vraiment faire attention à l'esthétique.

– C'est un joli prénom

Et toi qui ne voulais pas paraître idiot ! C'est complètement raté si tu sors des trucs comme ça !

– Merci, ricane-t-elle. Et Jonah, j'imagine que c'est un surnom ?

– Comment l'as-tu deviné ?

– Oh, comme ça, murmure-t-elle.

Elle s'est crispée.

Toute la journée se déroule ainsi. Nous discutons beaucoup, sans vraiment faire attention à ce que racontent les professeurs. Je reste avec elle pendant le déjeuner et envoie un message à Ella pour la prévenir que je ne passerai pas au restaurant. Nous mangeons donc à la cafétéria, où nous occupons à nous deux une table pour six. Quand j'ai mis les plats sur son plateau, j'ai suivi à la lettre ses instructions : les couverts à droite, le verre dans le coin, le plat principal à gauche et l'entrée au centre. Il lui arrive de tâtonner un peu pour trouver un objet, mais dans l'ensemble, elle sait toujours où se trouve ce qu'elle veut.

Elle n'est pas très bavarde quand elle mange, aussi j'en profite pour réfléchir. Le changement d'humeur soudain de Selenna me désarçonne encore un peu, et j'ai du mal à lui parler naturellement. Je réfléchis à ce qu'Ella pense de Selenna. J'ai vraiment envie de le savoir.

La journée touche calmement à sa fin, et nous sommes silencieux. Ce n'est pas un silence pesant. C'est le genre de silence où on est à l'aise. Je l'aide à passer d'une classe à l'autre et fais attention à marcher lentement, à la prévenir quand il y a des obstacles. Je lance des regards que j'essaie – sans grande réussite – de rendre menaçants pour ceux qui murmurent sur notre passage. L'un dans l'autre, je me sens mieux que je ne l'aurais espéré, bien que je n'arrive pas à m'ôter de la tête l'idée que cette sérénité sera éphémère.

Je me demande, en parallèle, si nous devenons amis. Ou bien n'est-elle aussi gentille avec moi que pour que j'accepte de l'aider ?

Finalement, je décide de cesser de me poser des questions et de regarder là où nous allons sans réfléchir davantage.

À la fin des cours, Seth attend dans le couloir, l'allure toujours aussi agressive. Il fait comme si j'étais transparent, quand nous sortons et quand Selenna me salue. Elle enroule ses bras autour du sien et Seth l'entraîne vers l'ascenseur.

Après les avoir vus disparaître dans la foule compacte, je fonce hors des murs et me réfugie dans la forêt. Et comme vendredi, au lieu de continuer sur le sentier, je passe de l'autre côté et m'allonge sur la souche, au bord du lac.

J'arrête de penser, fais le vide dans mon esprit, laisse le vent caresser mon visage. Je ferme les yeux, effaçant le ciel bleu tacheté de nuages blanchâtres et cotonneux. Et j'attends. Je crois même que je m'endors, car quand je rouvre les yeux, le ciel n'est plus bleu, mais a pris une jolie teinte orangée.

À regret, je finis par me lever et attrape mon sac. Avant de rentrer chez moi, je lance un dernier regard nostalgique vers le lac. L'étendue d'eau reflète la couleur rougeâtre du ciel. Les ondulations au rythme du vent forment des vaguelettes. J'écoute une dernière fois le bruit de l'eau qui coule, les grillons qui chantent, le vent qui siffle.

Je rentre à travers bois, sans faire attention aux feuilles qui tombent dans mes cheveux. La nuit est en train de tomber, et même si je pense avoir dormi, je suis crevé.

FIN DE L'EXTRAIT

Il vous reste 90% du livre à découvrir sur la version complète

TABLE DES MATIÈRES DE LA VERSION COMPLÈTE

Remerciements.....	4
Prologue.....	5
Partie 1 :	
Les cendres du cœur.....	6
Partie 2 :	
Les cendre de l'âme.....	103
Partie 3 :	
les cendres de vie.....	191
Épilogue.....	304
À propos de l'auteur.....	306
Ce livre vous a plu ?.....	308
Découvrez nos autres livres.....	309